CRITIQUE, opéra. OPERA NATIONAL DU RHIN, Opéra de Strasbourg, le 2 novembre 2026. R. STRAUSS : Ariadne auf Naxos. E. Joneau, AJ Glueckert… Myriam Marzouki / Christoph Koncz

Pour l'ouverture de sa première saison à la tête de l'Opéra national du Rhin, Chrysoline Dupont a frappé un grand coup en programmant *Ariadne auf Naxos* de Richard Strauss. Un choix ambitieux, à la hauteur des attentes suscitées par sa nomination, et qui a permis de révéler une distribution vocale de haut vol, portée par un Orchestre national de Mulhouse des grands soirs. Car si la soirée frôle par moments le sans-faute musical, elle est en revanche plombée par une proposition scénique qui, sous des dehors intellectuels, rate la cible émotionnelle.

La metteuse en scène **Myriam Marzouki**, dont on connaît l'intérêt pour les frictions entre mythes anciens et réalités contemporaines, a choisi de transposer l'action de l'opéra de Strauss et Hofmannsthal dans la Grèce de la dictature des colonels, à la fin des années 60. L'idée, sur le papier, pouvait sembler stimulante : faire résonner les rapports de pouvoir entre un mécène tout-puissant et des artistes

contraints avec une actualité politique oppressante. Hélas, à la scène, le procédé s'avère inutilement compliqué et, surtout, se fait au détriment de l'émotion. La transposition, loin d'éclairer l'œuvre, finit par raconter une autre histoire que celle voulue par le librettiste. Le premier acte, le Prologue, s'enlise dans une chronique du vivre-ensemble qui peine à convaincre, et l'on assiste, médusé, à l'irruption de militants pro-démocratie dans la villa du mécène, un événement qui laisse le spectateur perplexe quant à sa nécessité dramatique. La suite ne fait que confirmer ce sentiment de confusion : l'espace scénique, partiellement détruit, accueille un « opéra dans l'opéra » qui semble totalement déconnecté de la violence qui vient d'avoir lieu, comme si de rien n'était.

Cette approche, qui se veut sans doute profonde, a le défaut majeur de briser le fil de l'émotion straussienne – même problème rencontré, l'avant-veille à l'Opéra de Cologne, avec la mise en scène du *Chevalier à la rose*, revue et corrigée par Marie-Eve Signeyrole. Là où l'on attendait la magie d'une métamorphose théâtrale, on se retrouve face à un propos politique asséné avec une lourdeur qui frôle parfois la naïveté, notamment à cause de surtitres explicatifs aussi pesants qu'inutiles. Le charme opère pourtant par instants, notamment grâce à la direction d'acteurs, mais le fil rouge de la soirée reste celui d'une occasion manquée de faire vibrer le public au rythme du chef-d'œuvre de Strauss.



Fort heureusement, la fosse vole au secours de la scène. **Christoph Koncz**, à la tête de l'**Orchestre national de Mulhouse** dont il est le directeur musical, livre une lecture d'une grande subtilité et intelligence. Ancien chef d'attaque des seconds violons à l'Orchestre philharmonique de Vienne, il connaît intimement la partition et sait en restituer toute la densité d'écriture, l'amour des voix et le génie orchestral. Sa direction, d'une grande fraîcheur, épouse chaque nouvelle phrase avec un naturel confondant, sans jamais donner l'impression de s'attarder inutilement sur la précédente. Le résultat est d'une élégance éminemment viennoise, qui renforce avec grâce le caractère doux-amer d'un romantisme oscillant entre soleil trompeur et obscurité inquiétante. Un véritable tour de force, qui permet à la soirée de décoller à chaque instant où la scène menace de la faire retomber.

Le plateau vocal réuni pour cette production s'avère

exceptionnel pour les trois principaux rôles, à commencer par la Zerbinette de **Julie Roset** (revenue de loin), et plus nuancé pour les autres. Lors de la première, deux jours plus tôt, la jeune soprano française, souffrante, n'avait pu que mimer le rôle, laissant sa consœur autrichienne Ilia Staple sauver la représentation en chantant depuis l'avant-scène. Mais deux jours plus tard, tout à fait remise, **Julie Roset** a chanté ! Et le public strasbourgeois a pu mesurer l'étendue de son talent. Sa voix, d'une pureté cristalline, se déploie avec une aisance confondante dans les vocalises redoutables de l'air *Großmächtige Prinzessin*. La colorature est d'une précision chirurgicale, sans jamais sacrifier l'expressivité. Mais au-delà de la prouesse technique, c'est l'incarnation qui frappe : une Zerbinetta mutine, pétillante, profondément humaine sous ses airs de diva légère. Elle insuffle à ce personnage, souvent réduit à sa seule virtuosité, une intelligence dramatique de tous les instants. Chaque phrase est habitée, chaque geste juste. Le triomphe qu'elle a recueilli à l'issue de la représentation était amplement mérité, et l'on tient là, à n'en pas douter, une Zerbinette d'envergure.

Eugénie Joneau livre une Ariadne absolument remarquable. Son mezzo-soprano ample, au timbre chaleureux et noble, se déploie avec une autorité souveraine. Elle sait donner aux longues phrases straussiennes une densité émotionnelle rare, entre dignité blessée, solitude et aspiration à la transfiguration. Sa présence scénique est forte, son incarnation juste, et l'on est véritablement touché par la profondeur de sa princesse abandonnée. C'est une prestation de très haut niveau, qui impose le personnage avec évidence. Face à elle, **AJ Glueckert**, en Bacchus, n'est pas moins convaincant. Le ténor américain campe un dieu radieux, solaire, à la vaillance réjouissante. Son timbre clair et bien projeté, sa diction soignée, son engagement constant donnent au rôle une noblesse et une chaleur communicatives. Le duo final avec Eugénie Joneau est l'un des sommets de la soirée : porté par l'orchestre, il déploie une ivresse straussienne véritablement envoûtante. On

tient là un Bacchus crédible, généreux et vocalement très sûr. De son côté, **Dorottya Lang**, très attendue dans le rôle du Compositeur, laisse un sentiment mitigé. La mezzo-soprano hongroise possède indéniablement une belle technique et un timbre séduisant. Mais son incarnation manque de fièvre, de cette urgence juvénile et de ce désespoir qui font du Compositeur un personnage si bouleversant. On aimerait plus de mordant, plus de fragilité aussi.



Parmi les rôles secondaires, **Jochen Kupfer** compose un Maître de musique autoritaire et bien chantant, à la diction claire et à la présence naturelle ; on peut seulement regretter une sobriété qui laisse parfois le personnage un peu en retrait, là où l'on attendrait davantage de chaleur humaine. **Christian Heller**, en Majordome, est en revanche une véritable réussite : diction impeccable, élégance glaciale, causticité maîtrisée, il incarne avec une autorité réjouissante le représentant d'un pouvoir arbitraire, sans jamais tomber dans la caricature.

Lucas Pauchet, en Maître à danser, apporte une vivacité et une couleur bienvenues, même si le rôle, très bref, ne permet guère de dépasser une composition un peu conventionnelle. **Eduard Ferenczi Gurban**, en Perruquier, et **Jiawen Li**, en Laquais, remplissent leur partie avec efficacité et discrétion.

Du côté de la *commedia dell'arte*, **James Newby** se détache nettement en Arlequin : baryton souple, phrasé élégant, drôlerie naturelle, il donne au personnage un relief immédiat et son air *Lieben, Hassen, Hoffen, Zagen* compte parmi les moments les plus convaincants de la soirée. **Aleksandre Khukhushvili** (Scaramouche), **Antoine Foulon** (Truffaldino) et **Arwen Tanguy** (Brighella) forment une équipe énergique et colorée, mais qui manque encore un peu de maturité scénique et d'homogénéité vocale ; leur présence est plaisante, leur jeu parfois appuyé, et l'on sent là des artistes en devenir plutôt qu'une troupe pleinement affirmée. Les nymphes, **Naïma Wanshe** (Naïade), **Lucy Evans** (Dryade) et **Jessica Hopkins** (Écho), offrent quant à elles un trio fluide et bien fusionné, aux timbres complémentaires ; leur *Lamento* se déploie avec une belle tenue et une réelle émotion, même si l'on aimerait parfois un peu plus de relief individuel pour distinguer chacune des trois voix.

Un premier mandat qui s'ouvre donc sous les meilleurs auspices musicaux, en espérant que les prochaines productions scéniques sauront, elles aussi, se mettre au service de l'émotion…

CRITIQUE, opéra. OPERA NATIONAL DU RHIN, Opéra de Strasbourg, le 2 novembre 2026. R. STRAUSS : Ariadne auf Naxos. E. Joneau, AJ Glueckert… Myriam Marzouki / Christoph Koncz. Crédit photographique (c) Klara Beck